



Gérard Cartier

## Le naturel et le concerté

*Ponge, pâturages, prairies* de Philippe Jaccottet  
(*Le bruit du temps*, 2015)

Voici deux poètes désormais échappés à notre emprise et si bien happés par l'Université qu'on hésite à écrire quoi que ce soit sur ce petit livre qui les rassemble. Ce serait dommage ; l'amateur de poésie y trouvera de quoi nourrir une réflexion utile, tant, à eux deux, ils bornent presque tout le champ de la poésie. Dans sa postface, Philippe Jaccottet revient sur sa longue amitié avec Francis Ponge et souligne la divergence de leurs goûts et de leurs natures. On ne saurait, en effet, imaginer deux poètes plus dissemblables ; l'un absolument *lyrique*, nourri de Rilke dès ses premiers poèmes, et si peu sensible à la sorte d'interdit qui a frappé le mot que, du fond du grand âge, il le revendique encore ; l'autre, adepte d'une poésie en apparence plus sévère (son éloge de Malherbe a frappé les esprits), presque affranchie des sentiments et beaucoup plus sensible au jeu de l'écriture. Ce désaccord fut étouffé par l'un et par l'autre au nom de leur amitié. Philippe Jaccottet n'en découvrit l'ampleur que dix ans après la mort de Ponge, en lisant dans une lettre que celui-ci avait adressée à Jean Tortel : « *Mais as-tu lu le dernier numéro de L'Éphémère (Dupin, des Forêts, du Bouchet) ? De cette génération-là, qu'espérer encore ?? Et le livre de Jaccottet<sup>1</sup>...?? Les premiers sont grotesques, le second écœurant.* »

La première partie de ce livre (*Nîmes, 10 août 1988*), très belle, avait paru dans la *NRF* peu après la mort de Ponge. Philippe Jaccottet y décrit le cimetière protestant où se déroule l'inhumation : « *de très grands, vieux et beaux arbres au-delà des hauts murs, comme si l'on allait entrer dans un parc romain* » ; les caveaux sous les arbres, qui appellent irrésistiblement les vers de Malherbe (« *Beaux et grands bastimens d'éternelle structure* ») ; la prairie qui s'ensauvage peu à peu. Entre ce lieu presque à l'abandon, auquel s'accordent étrangement le psaume lu par le pasteur (« *L'Éternel est mon berger... Il me conduit dans de verts pâturages...* ») et *Le Pré* du disparu lu par un comédien ami, entre ce lieu de correspondances secrètes qui porte aux rêveries de l'intangible et le matérialisme ombrageux de Ponge, qui se dressait « *avec colère, contre l'invisible* », il y a un tel écart, une telle tension, accrue par la rigueur des circonstances, que le texte semble naître d'un jet, comme un éclair entre deux électrodes – et tout le livre.

Les pages qui suivent datent sensiblement de la même époque mais étaient restées inédites, l'auteur, insatisfait, ne se décidant ni à les détruire ni à les corriger. Il essaie d'y préciser son désaccord avec Ponge quant à la méthode, à la fonction et aux buts de la poésie. Alors que Ponge louait le style concerté et partait à l'assaut « *des vieilles forteresses lyriques* », avec la fougue qu'on lui connaissait (« *Cette façon (...), de provoquer l'adversaire, de claironner des défis, (...) au risque de lasser ou d'exaspérer le lecteur, cet orgueil extrême (...), cette intolérance excessive...* »), Philippe Jaccottet, au contraire, veut boire la poésie à sa source : il loue le style naturel, recherche la vérité

de l'instant et s'interroge sur *l'énigme du pur*. Parlant de ses *Paysages avec figures absentes* (Gallimard, 1970), il résume si parfaitement leurs deux attitudes que je ne saurais faire mieux que le citer :

Je n'aurais pas l'aplomb de confronter mes tâtonnements à la prose toujours vigoureuse, exacte et tonique de Ponge. La question n'est pas là. Il s'agit du mouvement de l'esprit, de l'orientation du regard. Et je ne puis pas ne pas constater que j'emploie ici, d'ailleurs sans trop y penser, la méthode pongienne pour aller dans le sens opposé à celui où il marchait, lui, d'un pas si sûr.

En principe, Ponge peut et veut parler de n'importe quoi : galet, cageot, lessiveuse, pomme de terre – choses à partir desquelles élaborer et faire fonctionner une petite (ou grande) machine verbale (en vue de quoi ? j'y reviendrai). Le poème lyrique, lui, naît d'une rencontre inattendue, nullement provoquée, mais accordée à la nature intime du poète au point de susciter en lui une émotion spécifique (...). Certes, il y a là, comme chez Ponge, une « leçon » à tirer du monde ; mais chacune fort éloignée de l'autre.

La machine verbale... À ce propos, Philippe Jaccottet fait remonter à Ponge l'un des tropismes les plus marquants de notre modernité, à quoi tous les poètes français d'aujourd'hui sacrifient peu ou prou : l'inscription dans le poème de l'acte d'écriture, ce « *retournement narcissique du poète sur lui-même en tant que poète, sur son travail, et sur l'outil de travail, cette obsession du langage qui règne aujourd'hui dans les lettres* ».

Tout différents qu'ils soient, Ponge et Jaccottet ont en commun la recherche de la clarté de l'écriture, placée pour l'un sous le signe de la raison, pour l'autre sous celui de la vérité. On peut se sentir plus proche de l'un que de l'autre comme poète, être assez peu sensible à « *l'énigme du pur* » et lui préférer le style *concerté*, et, comme lecteur, les aimer tous deux également – tous les chemins, s'ils ne sont pas seulement parcourus par jeu, nous mènent à nous-mêmes.

<sup>1</sup> *L'entretien des Muses*, Chroniques de poésie (Gallimard, 1968)